

L'ARCHE *Editeur*

**Bernard SHAW**

Idylle villageoise

Traduit par  
Pierre-Alain AUBRY, Pernille FREDERIKSEN, Ann GARDINER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

*A courtois po dosto ap'presentation*

**IDYLLE VILLAGEOISE**

**(VILLAGE WOOING de George Bernard SHAW)**

**TRADUCTION / ADAPTATION DE :**

**Pierre-Alain AUBRY**

**Pernille FREDERIKSEN**

**Ann GARDINER**

**Décembre 1987**

A conserver pour droits représentation

---

---

**IDYLLE VILLAGEOISE**

(VILLAGE WOONG de George Bernard SHAW)

---

**TRADUCTION / ADAPTATION DE :**

**Pierre-Alain AUBRY**

**Pernille FREDERIKSEN**

**Ann GARDINER**

**Décembre 1987**

27 rue de la République 93500 Fontenay

Tel 68.46.46.47

## PREMIERE CONVERSATION.

*Dans un salon sur le pont du EMPRESS OF PATAGONIA, navire de plaisance. Deux des transats sont occupés par A et Z. A est un gentleman au dessous de la quarantaine, pâle, l'allure littéraire. Il porte une barbe noire et souple, des lunettes vertes et est vêtu d'un complet tropical en soie blanche. Il est en train d'écrire et ne veut surtout pas être dérangé par Z, une jeune fille présentable, mais pas aristocratique, que son livre ennue. Elle est vêtue d'un maillot de bain et couvre pudiquement ses épaules d'un châle discret.*

- Z: Excusez-moi. Vous avez l'heure?
- A: (Sèchement) Onze heures.
- Z: Tiens à ma montre il n'est que dix heures et demie.
- A: L'heure a avancé cette nuit. Nous allons vers l'est.
- Z: Je trouve que ça ajoute de l'intérêt à un voyage de devoir changer d'heure.
- A: Je suis ravi que vous trouviez de l'intérêt si facilement. (Il se remet à son travail).
- Z: Alors, le Steward va passer avec le bouillon dans une demi-heure. Moi, qui croyais que nous devrions attendre encore une heure.
- A: Personnellement je n'en prends jamais, cela interrompt mon travail.
- Z: Pourquoi travaillez-vous tout le temps? Un voyage de plaisance n'est pas fait pour ça, n'est-ce pas?
- A: Le travail est mon seul plaisir.
- Z: Oh, mais ce n'est pas raisonnable, n'est-ce pas? Ca m'embête de vous voir toujours plongé dans votre écriture, sans jamais vous amuser, ni même prendre un peu de bouillon; Vous devriez aller jouer au palet sur le pont. Vous vous sentiriez tellement mieux après.
- A: Je me sens parfaitement bien, merci, et je déteste les jeux de bord. Le vacarme de ces activités ridicules dérange le calme de ce bateau.
- Z: Ah, je voir, et c'est pour ça que vous choisissez toujours ce côté-ci du pont. Je me le suis souvent demandé.
- A: Pendant ces quinze derniers jours vous avez eu l'occasion d'inspecter les antiquités inestimables de Naples - d'Athènes - d'Egypte - de la Terre Sainte. Veuillez-vous

occuper l'esprit avec cela en attendant l'arrivée du bouillon.

Z: Je en me suis jamais beaucoup intéressée à la géographie. Au fait, où sommes nous maintenant?

A: Nous sommes sur la mer rouge.

Z: Mais elle est bleue.

A: A quoi vous attendiez-vous?

Z: Ben; je ne savais pas quelle couleur pouvait avoir la mer dans ces régions. Mais j'ai toujours cru que la mer rouge serait rouge.

A: Mais elle ne l'est pas.

Z: Et la mer noire n'est pas noire?

A: Elle a exactement la même couleur que les vagues de Margate.

Z: (*Avec enthousiasme*) Ah, ça me fait plaisir que vous connaissiez Margate. Il n'y a pas d'endroit pareil en saison, n'est-ce pas?

A: Je ne sais pas. Je n'y suis jamais allé.

Z: (*Déçue*) Oh, vous devriez y aller. Vous pourriez en écrire un livre.

A: (*Il soupire dédaigneux, et fait semblant de travailler très dur*).

(*Une pause*)

Z: Je me demande pourquoi on l'appelle la "mer rouge".

A: Parce que on l'a toujours appelée comme cela. Pourquoi appelle-t-on l'Amérique Amérique?

Z: Ben, parce que c'est l'Amérique. Comment voulez-vous l'appeler autrement?

A: Appelez-la comme vous le voulez, chère Madame! Mais moi, j'ai cinq cent mots à écrire avant le déjeuner! Et je en pourrai pas si je vous parle.

Z: (*Avec compassion*) Oui, c'est terrible de devoir parler aux gens, n'est-ce pas? Ah, ça me fait penser: j'ai quelque chose de vraiment intéressant à vous raconter. J'ai l'impression que l'homme de la cabine à côté de la mienne bat sa femme.

A: Comme je le comprends. Il y a des femmes capables de pousser n'importe quel homme à les battre.

- Z: Je dois reconnaître que c'est toujours elle que commence.
- A: Sans doute.
- Z: Je déteste les chipies, pas vous?
- A: En tant que femme c'est votre privilège de toujours avoir le dernier mot. Profitez-en, je vous en prie, et ne finissez pas toutes vos remarques par une question.
- Z: Vous êtes drôle.
- A: Ah, vous trouvez? Jamais dans ma vie je en me suis senti moins drôle.
- Z: Je ne vous saisi pas du tout. Généralement je suis assez douée pour cerner les gens. Mais vous, je ne sais pas dans quel sens vous prendre.
- A: Je ne suis pas ici pour être cerné. Et vous n'êtes pas là pour cerner les gens, mais pour jouir de toutes les distractions que vous vous êtes offertes. Le tennis, le palet, leshuffleboard, le golf le squash, la piscine, la salle de gymnastique vous attendent.
- Z: Je ne suis pas très douée pour le sport: et d'ailleurs je trouve ces jeux ridicules. Je préfère m'asseoir et parler.
- A: Pour l'amour de Dieu, parlez à quelqu'un d'autre; moi, je n'ai pas le temps de bavarder. Je dois payer mon passage.
- Z: Qu'est-ce que ça veut dire "payer mon passage"? Vous n'êtes pas marin.
- A: Non. Ma vie précaire sur ce navire je la gagne en écrivant la série Marco Polo des Célèbres "Guides Bavards". Si je n'écris pas deux mille mots par jours, c'est la faillite, et je ne peux pas les écrire si vous persistez à me parler.
- Z: Ca veut dire que vous écrivez un livre sur cette croisière?
- A: J'essaie, oui, avec de grandes difficultés.
- Z: Je serai dedans?
- A: (*Sardonique*) Vous y serez.
- Z: C'est formidable! On ne m'a jamais mise dans un livre. Vous allez me lire ce que vous avez écrit sur moi, n'est-ce pas?
- A: Quand le livre sera publié vous pourrez le lire autant que vous voudrez.
- Z: Je voudrais que me saisissiez bien. Après tout, que savez vous de moi. Je vous raconte toute ma vie, si vous le voulez.
- A: Mon Dieu. NON. Je vous en prie.

- Z: Mais ça ne me gêne pas.
- A: Evidemment. Si votre vie avait quelque intérêt vous ne proposeriez guère de la raconter à un parfait inconnu.
- Z: Oh, jamais je ne penserais à vous comme à un inconnu. Nous sommes sur le même bateau, n'est-ce pas? La plupart des gens penseraient que ma vie est presque un roman. Vous ne voulez vraiment pas l'écouter?
- A: Non, je vous dis. Des romans, si j'en veux, je me les invente.
- Z: Ah oui, peut-être que vous, vous ne la trouveriez pas particulièrement merveilleuse. Mais pour moi elle l'est vraiment. Vous pourriez croire, parce que je suis bien habillée, que je voyage en cabine de luxe et tout...et tout, que je suis une Dame du monde. Mais je ne le suis pas.
- A: Je ne l'ai pas imaginé un seul instant.
- Z: Mais comment pouviez-vous l'apprendre? Comment l'avez-vous deviné?
- A: Je ne l'ai pas deviné. Je l'ai su.
- Z: Qui vous l'a dit?
- A: Personne.
- Z: Comment l'avez-vous su, alors?
- A: (*Exaspéré*) Comment sait-on qu'un perroquet n'est pas un oiseau du paradis?
- Z: Ils ne se ressemblent pas.
- A: Exactement.
- Z: Et bien, vous voyez. Mais pour qui me prendriez-vous si vous me rencontriez dans un wagon de troisième classe?
- A: Je ne vous remarquerais pas.
- Z: Voulez-vous parier. Je ne suis peut-être pas une très belle femme, mais quand j'entre dans un wagon n'importe quel homme me regarde.
- A: Je ne suis pas "n'importe quel homme". N'importe quel homme croit que n'importe quelle femme qui entre dans un wagon pourrait être la femme idéale. Mais elle n'est toujours que désillusion.
- Z: Comme pour les femmes, n'est-ce pas? Si vous étiez une femme vous le sauriez.

- A: Mais je suis une femme et vous êtes un homme, avec une toute petite différence sans importance, sauf dans certaines occasions.
- Z: Oh, mais que dites-vous là! Je ne pourrais jamais le croire. Je sais naturellement, que les hommes ont leurs faiblesses et leurs colères. Mais il y a tout de même quelque chose de merveilleux que l'on peut recevoir d'un homme, et qu'on ne peut jamais obtenir d'une femme. Vous ne trouvez pas?
- A: Les hommes inexpérimentés pensent qu'il y a quelque chose de merveilleux que l'on peut recevoir d'une femme, et qu'on ne peut jamais obtenir d'un homme. Résultat; beaucoup de mariages malheureux.
- Z: Vous êtes marié?
- A: Veuf. Et vous?
- Z: Ah, c'est la première fois que vous me posez une question. On progresse, n'est-ce pas?
- A: Non, je ne progresse pas dans mon travail.
- Z: Vous êtes un intellectuel, n'est-ce pas?
- A: Qu'entendez-vous par un intellectuel?
- Z: Seulement que vous me prenez pour une idiote ou presque, et que vous étiez probablement un mauvais mari.
- A: Vous avez raison sur les deux points.
- Z: Je le pensait bien.
- A: Et maintenant, s'il vous plait, puis-je continuer mon travail?
- Z: Faites donc; je ne vous en empêche pas.
- A: Merci. (*Il reprend son écriture*).
- (*Une pause*)
- Z: Quels livres me recommanderiez-vous pour m'élargir l'esprit?
- A: (*Furieux criant*) STEWARD.
- Z: Oh, vous ne devriez pas déranger le Steward maintenant. Il est très occupé à servir le bouillon.
- A: Je veux qu'il déménage ma chaise dans un endroit éloigné, à l'autre extrémité de ce navire.
- Z: Je le dis toujours, il fait beaucoup plus frais sous la toile làbas à l'autre bout. Ca ne vous dérange pas si je déménage aussi...hein?

- A: Si vous continuez à me persécuter je saute par dessus bord. Vous ne voyez pas que je veux être seul pour travailler et que votre bavardage m'en empêche?
- Z: (*Avec compassion*) C'est vrai que c'est agaçant d'avoir quelqu'un qui vous parle tout le temps quand vous n'en avez pas envie. Mais c'est aussi embêtant quand vous voulez parler et que l'autre ne veut pas, n'est-ce pas?
- A: Il y a quatre cent personnes sur ce bateau. Ne pouvez-vous pas en trouver une qui a la même insatiable soif de conversation que vous?
- Z: Mais il faut se rendre agréable, n'est-ce pas?
- A: Pas au dépens des autres. En ce moment vous ne vous rendez pas agréable, et moi, vous me rendez fou!
- Z: Mon père avait l'habitude de dire que les hommes et les femmes se rendent toujours fou.
- A: Cela semble très littéraire. Votre père était-il un homme de lettre?
- Z: Oui, c'est ça. Il était facteur.
- A: Il était quoi?
- Z: Facteur. Facteur de village.
- A: Ha! Ha! Ha!
- Z: Qu'est-ce qu'il y a de drôle à ça?
- A: Je ne sais pas. Ha! Ha! Ha! "La fille du facteur avait des lèvres rouges bien mûres: du beurre, des oeufs, et une livre de fromage." Ha! Ha! Ha!
- Z: Je suis contente de vous avoir amusé. Mais je ne trouve pas très poli de votre part de rire de mon père.
- A: (*Scrupuleusement poli - il fait un effort sur lui*) Vous avez raison. J'ai été impoli. (Insolent) Mais pour moi, un bon rire, ça vaut de l'or. Je me sens devenir un autre homme. Pardonnez-moi. Vous voyez, vous avez cité une remarque de votre père - presque un épigramme - qui prêtait à croire que votre père devait-être un homme de génie.
- Z: Et bien, oui. Il l'était. C'était un génie de la marche.
- A: De quoi?
- Z: De la marche. Dans son enfance il a gagné un prix des "enfants piétons". Et vous ne me croirez pas, ma mère était tellement casanière, que c'est à contre-coeur qu'elle sortait pour aller au marché. Après que l'on nous ait installé le téléphone elle n'a mis un pied dehors.

- A: Comme c'est curieux. Puisqu'elle ne sortait jamais et que lui n'était jamais là, la maison devait être calme. Mais sa remarque, à propos des hommes et des femmes qui se rendent fou, nous laisse supposer le contraire.
- Z: C'était le contraire. Elle se plaignait d'être toujours seule, et lui était toujours après elle pour qu'elle fasse plus d'exercice. Quand ils ne se disputaient pas à cause de ça, ils se disputaient à cause de moi. Vous comprenez, ils avaient de grandes ambitions pour moi. Ma mère voulait que je sois femme de chambre dans une grande maison. Mon père, lui voulait que je sois opératrice de téléphone. Il disait qu'il n'y avait aucun avenir pour les grandes maisons, mais qu'il y en avait pour les téléphones.
- A: Et vous? N'aviez-vous pas d'ambitions personnelles?
- Z: Oh moi, j'avais envie de quelque chose de plus romantique; acrobate dans un cirque, par exemple.
- A: Et que s'est-il passé finalement?
- Z: Je suis devenu vendeuse et opératrice de téléphone dans l'épicerie du village.
- A: Est-ce que les vendeuses des épiceries de village et les filles de télépho...
- Z: Opératrices.
- A: Pardon: Opératrices. Mais gagnent-elles assez pour se payer une croisière autour du monde sur des paquebots de luxe?
- Z: Elles non. Mais moi, j'ai gagné le premier prix d'un concours dans le journal. Ma mère voulait que je mette cet argent de côté; elle disait qu'il m'aiderait à trouver un homme économe. Mon père, lui, me disait de le claquer d'un seul coup, pendant que j'en avais l'occasion. Il me disait: "Tu as tout le reste de ta vie pour être pauvre, profite de l'occasion que tu as de pouvoir vivre pendant quatre mois comme les plus riches du pays." Il me disait: "Ne la manque pas. Il faut le vivre. Essaie le. Une fois que tu l'as eu, personne ne peut te le reprendre." Dans son idée c'était de faire de grandes excursions à pieds, et de dormir dans les meilleurs hôtels; mais j'ai choisi le bateau, parce que c'est plus chic, et qu'il y a plus de gens à regarder. De toutes façons je peux faire toutes les ballades que je veux sur le pont. A la fin de cette croisière je retournerai au village sans un sous.
- A: A-t-on découvert ici, que vous n'êtes pas une Lady?
- Z: Les Américains ne connaissent pas la différence, ils croient que ma voix d'opératrice est une voix aristocratique. Les Anglais, eux de toutes façons ne parlent à personne. Et beaucoup ici sont exactement comme moi.

- A: Et alors, comment vous trouvez-vous à vivre comme une riche? Cela en vaut-il la peine?
- Z: Aussi longtemps que c'est nouveau. Vous comprenez, chez soi on se fatigue à faire tous les jours les mêmes choses. Voir les mêmes endroits! Les mêmes têtes! Le même train-train! Partir en vacances dans des trains bondés, arriver au bord de la mer fatigué et misérable; uniquement parce que ça change; et on ferait n'importe quoi pour un changement. Mais ici ça change tout le temps, jusqu'au moment où l'on commence à se rendre compte que c'est important d'avoir un chez soi et d'appartenir à un endroit. Je ne regretterai pas de retrouver mon magasin et mon téléphone. Parfois j'ai le sentiment horrible du chien perdu. D'autre fois ça me paraît être une folle dépense d'argent. Et je déteste gaspiller l'argent.
- A: C'est un point extrêmement attractive de votre caractère. Tenez-vous en à cette devise, et vous serez mariée sous peu.
- Z: Oh, j'ai toujours eu beaucoup d'offres. Mais vous savez, c'est une chose terrible d'être la femme d'un homme pauvre, quand on a eu l'habitude d'un travail propre et honnête. J'en ai vu tant des filles vives et jolies, devenir laides et de vieilles cendrillons par le mariage.
- A: N'ayez point peur de la saleté. Moi, j'ai un travail propre, mais souvent j'en aimerais un pénible et sale pour me tenir en forme. Les femmes tiennent tellement aux cols propres, qu'elles font de leurs fils des cols blancs, alors qu'ils seraient plus costaud et gagneraient plus en étant terrassiers. J'aurais voulu être terrassier au lieu d'écrire des guides touristiques.
- Z: Qu'est-ce qui vous en empêche?
- A: Je n'ai pas l'habitude du travail physique. Une demi-heure et j'ai envie de mourir. Et cinq minutes de mon travail feraient se mettre en grève des terrassiers. Je ne suis qu'une machine à écriture, comme un terrassier est une machine à creuser.
- Z: Je ne trouve pas que le monde soit bien organisé, et vous?
- A: Il faut prendre le monde tel qu'il est. C'est nous qui ne sommes pas bien organisés.
- Z: C'est bien ce que je veux dire. Bon, je suppose que je ne dois plus interrompre votre travail.
- A: Vous voulez dire que le Steward arrive enfin avec le bouillon.
- Z: Il est déjà onze heures et demie, n'est-ce pas?

*(Le Steward arrive avec le bouillon, et en offre à Z, qui le prend avec empressement. Il en offre à A qui dit:)*

A: Non, je n'en veux pas.

*(Il se replonge dans son travail sans être importuné, et Z se plonge dans son bouillon).*

## DEUXIEME CONVERSATION.

*Dans l'épicerie d'un petit village, faisant aussi office de bureau de poste, sur le Wiltshire Downs, un matin d'été. Une grande partie du comptoir est utilisée pour le service des clients, le reste pour le bureau de poste. Devant le comptoir, sur le côté, sont installés deux tabourets pour les clients. De grands sacs de pommes sont posés à même le sol, le reste de la marchandise est aligné sur le comptoir, -bière - tablettes de chocolat - bonbonnière d'amandes sucrées - et, le fromage - le beurre - les miches de pain sont desposés sur un étalage à portée de main.*

Z: *(Invisible)* Trooiis...neeuuf...désolée, ce numéro n'existe pas. Quiii...demandez-voouus? Docteur BYLES? Le uunn...ciinnq. Vous avez votre communication.

*(A entre. Il est en tenue d'excursion:chemise - pantalon - canne - sac à dos. Ne voyant personne, il frappe de sa canne sur le comptoir pour prévenir de sa présence. Z entre).*

A: Je veux une plaque de chocolat au lait...

Z: Merci beaucoup.

A: ...quelques pommes bien dures..'

Z: Merci beaucoup.

A: ...un quart de fromage Cheddar...

Z: Merci beaucoup.

A: Ne m'interrompez pas tout le temps. Vous pouvez attendre que j'aie fini pour exprimer votre gratitude. Un quart de livre de votre meilleur beurre, une petite miche de pain et pour deux pennies d'amandes sucrées.

Z: Autre chose?

A: Non, ce sera tout merci.

Z: Merci beaucoup. *(Elle retourne derrière le comptoir pour couper et peser le fromage et le beurre).*

A: *(S'assoit pour regarder Z travailler avec beaucoup d'adresse et en prenant son temps)* Vendez-vous des paniers?

Z: Nous vendons de tout. Mais ne vaudrait-il pas mieux un filet, c'est plus commode et quand il est vide vous en faites un petit paquet que vous glisser dans votre poche.

A: Qu'est-ce que c'est, un filet? Faites voir? *(Avec l'accent du pays)*

- Z: (*Revenant devant le comptoir pour en décrocher un*) Celui-ci est le moins cher, ou préférez-vous la qualité au dessus avec fermeture "ZIP"?
- A: Certainement pas. J'aurais trop de mal à l'ouvrir et à le fermer, et le souci permanent de savoir si cela marche; tout cela sans la moindre compensation.
- Z: Ah! Ca c'est tout à fait vous. Vous n'avez pas changé du tout.
- A: Que voulez-vous dire? Il n'y a pas plus de deux minutes que je suis dans ce magasin. Pourquoi aurais-je changé en si peu de temps?
- Z: Excusez-moi, je n'aurais pas dû le dire. Voulez-vous un filet?
- A: Oui.
- Z: Merci beaucoup. Vous voulez que je mette tout dedans?
- A: Evidement. Pour quelle autre raison croyez-vous que je l'achète? Avez-vous du babeurre?
- Z: Désolée, nous ne le stockons pas.
- A: De la bière?
- Z: Oui, nous avons un très bon brasseur local.
- A: Fourrez en une bouteille dans le filet.
- Z: Merci beaucoup.
- A: Combien de fois par jour dites-vous "merci beaucoup"?
- Z: Ca dépend du nombre d'articles qu'on me demande.
- A: Ne le dites plus, s'il vous plait. Cela me tape sur les nerfs.
- Z: Au début ça m'énervait aussi, mais maintenant je m'y suis habituée.
- A: Avez-vous un guide du village?
- Z: Désolée. Il y a des dépliants dans l'église, rédigés par le vicaire. Mais vous êtes prié de glisser deux pences dans le troncs pour en avoir un. A propos; les chocolats sont à deux pences, six pences ou un shilling, lequel préférez-vous?
- A: "Est bien à plaindre celui qui jamais ne se fait plaisir." Je prends celui de un shilling.
- Z: Merci beaucoup.

A: Encore.

Z: Excusez-moi, c'est plus fort que moi. Je le dis sans réfléchir, comme si l'on appuyait sur un bouton.

(*Sonnerie de téléphone*)

A: Quelqu'un vient d'appuyer sur le bouton.

Z: (*Disparaît dans la cabine de téléphone*) Quel numéro, s'il vous plaît? Whitehall uunn...deeuux...uunn...deeuux...oui.  
(*Elle réapparaît*) C'est un appel de la police.

A: Ne me regardez pas comme cela. Je ne suis pas le criminel.

Z: Oh, ce n'est pas un criminel. Un appel à la T.S.F.:quelqu'un est porté disparu. Vous savez ce que c'est. N'est pas réapparu à son domicile depuis le premier janvier. A été vu pour la dernière fois dans un transat sur le pont du "Empress of Patagonia" parlant à une femme. Souffre de perte de mémoire.

A: C'est extraor...(Sonnerie de téléphone)

Z Excusez-moi. (*Elle disparaît encore*) Vous avez votre communication pour Whitehall. (*Elle réapparaît*)

A: Vous avez mis le doigt sur une coïncidence extraordinaire. Me croirez-vous si je vous dis qu'en janvier dernier j'étais moi aussi sur le pont d'un bateau nommé "Empress of Patagonia", et je parlais à une femme; ou plutôt non, elle me parlait. Oh, comme cette femme paralit!

Z: Et vous souffrez de perte de mémoire?

A: Certainement pas. Je n'oublie jamais rien.

Z: Alors, ça ne peut pas être vous, n'est-ce pas?

A: Voilà "n'est-ce pas"! Cette femme terminait toutes ses phrases par: n'est-ce pas; vous ne trouvez pas; vous ne croyez pas: d'une façon telle qu'il fallait lui répondre par politesse uniquement. Veillez à ne jamais prendre une telle manie ou un beau jour vous serez assassiné.

Z: Oh, il y a des gens comme ça. Souvent ils vont de paire avec des yeux oranges (*ou de la couleur des yeux de la comédienne*). Vous avez remarqué la couleur de ses yeux?

A: Non. Je ne remarque jamais ces choses là. Je ne suis pas détective. Ce sont les caractères des gens qui m'intéressent. Je ne peux pas vous dire la couleur de ses cheveux, ni la forme de son nez. Mais je peux vous dire, qu'elle était vraiment casse pieds. Bon combien vous dois-je pour tout celà?

Z: Le filet six pences, le chocolat un shilling: un et six pences. La bière est...

- A: Epargnez-moi les détails. Est-ce que dix shilling suffiront?
- Z: Oh oui, bien-sûr. Vous ne devriez pas être aussi insouciant avec l'argent.
- A: (*Il sort un billet de dix shilling*) Cessez vos sermons. Prenez cela et rendez-moi la monnaie.
- Z: Voyons. Dix-huit pences et quatre pences pour la bière: ça fait un et dix pences, n'est-ce pas?
- A: Ai-je dit le contraire?
- Z: Fromage trois pences: deus et un penny: beurre six pences: deux et sept pences: les pommes sont vendues à la livre. Vous en prenez une livre?
- A: Combien dans une livre?
- Z: Trois.
- A: Je ne mange jamais plus de deux pommes à la suite. Comptez une livre et manger la différence.
- Z: D'accord, disons trois pences pour deux: ça fait deux et dix pences, n'est-ce pas?
- A: Je ne sais pas.
- Z: Le pain deux pences un half penny. Trois shillings et un half penny. Vous n'auriez pas par hasard un half penny pour m'éviter de le compter en pièces jaunes?
- A: Je déteste les half pennies; je les jette toujours. Stop, attendez. J'en ai un, tenez.
- Z: Merci beaucoup. (*Elle lui rend la monnaie pièce par pièce*) Trois, quatre, cinq, sept et six, dix. Merci beaucoup.
- A: (*Toujours assis il prend sa monnaie*) Vous ne trouvez pas cela trop ennuyeux d'être dans ce magasin de village à dire toute la journée "merci beaucoup"?
- Z: Qu'on soit n'importe où, on fait la même chose toute la journée et tous les jour de l'année, n'est-ce pas? La seule façon de ne pas y penser, c'est de rester au même endroit et de faire toujours le même travail. Comme ça on réussit à ne plus y penser. C'est ainsi que les gens vivent ici, et ils vivent très très vieux: quatre-vingts ans n'est pas vieux ici. Grand-père aura cent deux ans en août. C'est bien parce qu'il n'a jamais eu à s'inquiéter de où aller et de quoi faire. Pour le reste: il imagine, imagine seulement. C'est la seule manière d'être heureux et de vivre longtemps.

- A: Mais si dans votre imagination il n'y a qu'un seul village, cela doit être bien vide. Aimerez-vous vivre dans une chambre avec une seule chaise?
- Z: Eh ben, si l'on n'a qu'un derrière, que voulez-vous de plus q'une chaise? Dans le grand salon de château, là-haut, il y a trente six sortes de chaises; mais Lady Floping ne peut s'affaler que sur une seule à la fois, n'est-ce pas?
- A: (*Il pointe son doigt sur la chaise vacante*) Puis-je vous suggérer de vous affaler sur celle-ci, pour bavarder.
- Z: (*Elle s'assoit*) Merci beaucoup.
- A: J'espère que je ne vous interromps pas dans votre travail. Il n'y a rien de plus exaspérant que quelqu'un vous parle quand vous voulez travailler.
- Z: Parler fair partie du travail dans une épicerie de village.
- A: Dites-moi, vous ne lisez jamais?
- Z: A une époque je lisais des livres et des guides de voyage. Nous conservions les séries du "MARCO POLO". J'avais une envie folle de voyager. Je rêvais de la Grece glorieuse, de la grandiose Rome et tout le tintouin.
- A: Le tintouin!
- Z: Ben, je suppose que je ne dois pas l'appeler comme ça; mais ça s'est terminé malgré tout par un voyage à Rome et Athènes. C'était pas mal. Mais leurs veilles citées sont à moitié détruites, et je n'ai vu ni gloire ni grandeur bien différentes de celles de Cheltenham. J'étais contente de revenir chez moi. J'aurais tant voulu rencontrer l'homme de Marco Polo, pour me promener avec lui dans les ruines, sous le clair de lune et l'écouter en parler.
- A: L'homme du Marco Polo! L'homme du lait! L'homme du téléphone! L'homme du gaz! L'homme du Marco Polo! Un quelconque poète frustré qui gagne sa croute en citant des morceaux de poèmes, pour faire entendre "l'appel de l'Orient" aux demoiselles rêveuses du téléphone.
- Z: Opératrices.
- A: Les opératrices ne rêvent pas. Des filles de l'occident doré! Est-ce que ce pauvre diable ne vous a jamais permis d'entendre "l'appel de l'Orient"?
- Z: Je l'ai ressenti en lisant des romans et en regardant des films. Nous apprenions tout sur les Emires et les ivrognes noctambules et sur le genre de filles qu'ils rendaient toquées. Je suis partie faire un tour du monde pour voir la réalité. De jolis endroits bien-sûr; mais la chaleur! Et les moustiques! Et les odeurs! Voyager n'a servi qu'a détruire en moi le monde tel que je l'imaginai. Qu'on me donne ce village pour toute ma vie.

- A: N'avez-vous pas eu le moindre frisson quand vous étiez là, quelque part, à l'endroit exact où le poète déclama: "Arrêtez! Ici votre pas foule la poussière d'un Empire!"?
- Z: Un guide, vous voulez dire. Il enlèverait la poésie de tout; et on est toujours en train de penser à ce qu'on leur doit. Si vous aimez la poussière d'empire et tous ces trucs là; vous devriez rencontrer notre vicaire pour le faire parler de nos pierres séculaires; des tombes de notre Downs et notre tertre. Il dit que chaque grain de notre poussière est plein d'histoires. C'est pareil partout, j'imagine.
- A: Etes-vous mariée?
- Z: Non, pourquoi? Avez-vous des intentions?
- A: Ne soyez pas pressée. Nous ne nous connaissons que depuis dix minutes à peine.
- Z: Pensez-vous que vous me connaissiez mieux si nous parlions depuis vingts ans?
- A: Ceci est profondément vrai. Pourtant je dois y réfléchir.
- Z: Personne ne se marierait s'il y réfléchissait. Il faut saisir sa chance. Peu importe combien l'on réfléchit.
- A: Vous êtes pressée.
- Z: Oh, j'ai passé l'âge où les filles se marient par ici, bien que je sois la crème du village. C'est bien parce que je réfléchissais trop sur toutes les offres. Alors, j'ai décidé de prendre le prochain homme qui me demande en mariage; pourvu qu'il soit raisonnablement convenable.
- A: Est-ce que je vous parais raisonnablement convenable?
- Z: Oh, je crois que j'ai le bon sens dont vous avez besoin pour rester honnête. Et vous, puisque vous êtes veuf, vous devez bien savoir ce qu'on peut attendre d'une femme. Un homme inexpérimenté en attend l'univers.
- A: Comment savez-vous que je suis veuf?
- Z: Vous me l'avez dit.
- A: C'est vrai? Quand vous l'ai-je dit?
- Z: Peu importe, vous me l'avez dit. J'ai remarqué que vous aviez une mauvaise mémoire; comme la mienne est excellente cela n'a pas d'importance.
- A: Doucement, doucement. Je ne suis pas encore responsable d'une action liée à une promesse que je n'ai pas faite.

- Z: N'ayez crainte, ça n'est pas mon genre. Ici nous n'avons aucun respect pour ces sortes d'actions.
- A: Aurais-je de l'argent avec vous? Etes vous propriétaire de ce magasin?
- Z: Non. Le seul argent que j'ai jamais eu, il a fondu dans un voyage autour du monde. Mais Mrs. Ward devient trop vieille pour le commerce; elle ne pourrait plus, maintenant, le faire marcher sans moi. Si vous aviez les moyens de lui offrir une annuité, elle vendrait.
- A: Je ne sais pas ce que valent les annuités.
- Z: Vous le trouverez dans l'almanach de Whitaker.
- A: Ceci est assez troublant. J'ai toujours pensé, que d'une manière ou d'une autre si je me remarrais cela serait avec une femme riche.
- Z: Oh! Ca ne vous conviendrait absolument pas. Elle voudra tout dépenser en société et en voyages. Comment pourriez-vous supporter une telle vie? Vous qui ne parliez jamais à personne sur le bateau et qui ne participiez jamais aux jeux et aux bals. Quand le bruit a couru que vous étiez l'homme du Marco Polo: L'homme de tous nos rêves; pour ainsi dire: j'ai fait le pari que vous parleriez avec moi; et j'ai eu toutes les peines du monde à le gagner.
- A: Vous voulez dire que nous sommes déjà rencontrés? Que vous faisiez aussi cette croisière autour du monde?
- Z: Bien-sûr! Mais vous ne remarquez jamais rien. Vous êtes toujours en train de lire ou d'écrire. Le monde n'existe pas pour vous. En fait, vous ne m'avez jamais vraiment regardée. Vous êtes timide avec les étrangers; n'est-ce pas?
- A: Je suis absolument certain de n'avoir jamais parlé à une femme sur ce bateau. Quand je parle aux femmes, elles veulent m'épouser.
- Z: Et bien, vous voyez! A l'instant ou j'ai posé mon regard sur vous, je me suis dit: "voilà l'homme qu'il me faut pour mari". Je me le serais dit, même si vous n'aviez pas été l'homme du Marco Polo.
- A: Le coup de foudre, hein?
- Z: Oh non! Vous savez; si je tombais amoureuse d'un homme, je ne l'épouserais jamais: il pourrait me rendre si malheureuse. Mais vous, vous aviez quelque chose; je ne sais pas exactement quoi; mais j'ai tout de suite eu l'impression que je pourrais vous supporter à la maison; et que je pourrais aussi, à mon gré tomber amoureuse d'un autre, sans avoir peur de perdre la face. C'est parce que vous êtes du genre calme, je suppose, et aussi que vous ne courez pas après les femmes.

- A: Comment savez-vous que je ne cours pas après les femmes?
- Z: Et bien, si vous voulez le savoir; c'est que vous ne m'avez pas couru après. Vous ne le croirez peut-être pas, mais les hommes me courent après.
- A: Pourquoi?
- Z: Ah, comment le saurais-je moi. Ils ne le savent pas eux-mêmes. Mais les sommes d'argent qu'ils dépensent en achetant des trucs dont ils n'ont même pas besoin, seulement pour me voir et échanger quelques mots, vous ne pouvez pas imaginer. Ca fait entrer au moins vingt pounds par ans dans la caisse.
- A: (*Il met ses lunettes et la regarde attentivement pour la première fois*) Je ne dirais pas pas que vous êtes une belle femme.
- Z: Oh, je ne le suis pas. Mais on pourrait me trouver désirable, vous ne pensez pas?
- A: (*Alarmé*) Non, je ne trouve pas. Puis-je expliquer? Je suis un homme de lettre et un gentleman. J'ai l'habitude de fréquenter des Ladies. Cela veut dire que j'ai coutume de parler avec certaine convention, certain réserve, qui constitue une protection indispensable des deux partis. Vous n'êtes pas une Lady: vous êtes une villageoise; mais quelqu'un a fait votre éducation - probablement l'église ou les autorités locales - jusqu'au point que vous pouvez en imposer à des voyageurs imprudents et peu perspicaces. Finalement vous avez eu pour le téléphone des leçons "d'expression et maintien", qui vous ont donné cette articulation distinguée: vous pouvez dire troois...ciinnq...neeuuf...au lieu de (*avec l'accent*) trois...cinq...neuf. Mais vous n'avez acquies aucune réserve. Vous dites ce que vous pensez. Vous dévoilez tous les projets qu'habituellement les filles de bonne famille gardent cachés. Vous jouez cartes sur table, au lieu de garder vos atouts où une Lady doit les garder: dans sa manche.
- Z: Et bien, où est le mal?
- A: Oh, il n'y a pas de mal, bien au contraire. Mais je me sens bousculé!
- Z: Que voulez-vous dire? Bousculé?
- A: Bousculé. Précipité. Entraîné au delà d'où j'avais l'intention d'aller.
- Z: Ca vous emmène bien quelque part, n'est-ce pas?
- A: Oui, mais où?

Z: Ici. Il n'y a pas de mystère. Ici sur une bonne affaire, dans un bon commerce de village, à un endroit calme, avec moi pour veiller à tout: et m'occuper de vous.

A: Puis-je savoir ce que cette expression, "m'occuper de vous" implique? Permettez-moi d'être claire sur ce point. A la vérité je possède une petite propriété, que je pourrais vendre assez chère pour offrir une annuité à la vieille Mrs. Williams...

Z: Ward.

A: Je pense pouvoir en tirer un assez bon prix pour offrir des annuités à Mrs. Ward et Mrs. Williams, qui sont vraisemblablement toutes deux centenaires. Alors pourquoi diable dois-je compliquer cette transaction en vous épousant? Je vous donnerai la même paye qu'actuellement.

Z: Salaire.

A: Je vous demande pardon, salaire. Vous garderez votre position de fille de magasin.

Z: Vendeuse.

A: Encore pardon, vendeuse. Puis vous pourrez faire votre petit arrangement matrimonial. Je ferai le mien tout seul, ne vous inquiétez pas.

Z: Oh j'arrangerai tout ça. Vous pouvez compter sur moi.

A: Excusez-moi: j'ai ajouté; je ferai le mien tout seul. Puis-je compter sur vous pour cela aussi?

Z: Mmm, on verra.

A: (*Faché*) Non, on ne verra pas.

Z: Alors, quoi?

A: Je ne sais pas quoi. Je ne veux pas m'engager. On verra.

Z: Justement, on verra. Marché conclu alors?

A: Non, certainement pas conclu. Quand je suis entré dans ce magasin il y a une demi heure, je n'avais pas la moindre intention d'acquérir un magasin et encore moins d'épouser une villageoise ni aucunes des autres choses que vous m'avez mises en tête. Connaissez-vous la fable de "L'araignée et la mouche"?

Z: Non, mais à une époque je chantais souvent une chanson qui s'intitulait, "L'abeille et le chèvrefeuille".

A: (*Résolument*) Bonne journée. (*Il va pour sortir*)

Z: (*Elle le suit avec le filet*) Vous oubliez vos achats.

A: (*Les prenant*) Merci.

Z: Merci beaucoup. (*Elle se tent pour qu'il l'embrasse*)

A: Non!!! (*Il sort à grands pas*)

## TROISIEME CONVERSATION.

*A est maintenant propriétaire du magasin, et Z est restée vendeuse à son service. Le comptoir a été prolongé, à l'extrémité opposée au bureau de poste par un pupitre; A y est assis et écrit. Il porte un pantalon poivre et sel, coupe campagnarde, et un tablier. Il est en bras de chemise et ressemble de plus en plus à un commerçant. Z entre par le bureau de poste toute fraîche et matinale.*

Z: Bonjour patron.

A: Bonjour esclave.

Z: Je n'ai pas encore commencé à peiner. Vous, vous êtes penché là dessus depuis une demi-heure. Sur quoi diable travaillez-vous si dur?

A: Je fais le bilan

Z: Mais vous n'êtes pas obligé. L'aide comptable de Salisbury le fait en même temps que la déclaration de revenus. Vous n'êtes pas tenu de vous occuper des comptes dans ce village. Imaginez la vieille Mrs. Ward faire une chose pareille.

A: Lorsque j'ai acquis ce magasin, par annuités, à Mrs. Ward, je l'ai trouvé beaucoup plus habile que moi avec les chiffres. Elle aurait dû faire des prêts d'argent avec intérêt.

Z: Elle le faisait; un shilling pour un penny la semaine.

A: Cela devait faire du quatre à cinq pourcent par année. Le Shylok de Shakespeare en eut rougi.

Z: Qu'est ce que ça vous rapporte de faire crédit si vous prêtez de l'argent à vos clients pour qu'ils puissent vous payer?

A: Mrs. Ward eut dû aller à Genève. La finance internationale lui eût été naturellement aisé.

Z: C'est trop habile pour moi. De toute façons vous n'êtes pas obligé de vous occuper du bilan. Le comptable s'en charge.

A: *(Se lève et agite fièrement le bilan en passant devant le comptoir)* Cela n'est pas un bilan de comptable. Mais un bilan de Robinson Crusocé.

Z: *(Le suivant)* Que diable est-ce encore?

A: Robinson a établi un bilan des avantages et désavantages d'être rejeté sur une île déserte. Moi, qui suis rejeté dans un village du Wiltshire Downs, je fais un bilan

similaire. Je propose de vous lire ce que j'ai déjà établi. (Il prend une chaise de client) Vous pourrez ainsi me signaler ce que j'ai omis.

Z: Allons-y. (*Elle prend une autre chaise de client*)

A: Je commence par les entrées de crédit.

Z: En votre faveur; vous voulez dire?

A: Non, en faveur du commerce villageois, en temps que mode de vie.

Z: Vous êtes fou patron.

A: Cela n'est pas une remarque respectable. C'est pourquoi une esclave ne doit en aucun cas la faire à son patron. Les arrangements qui m'ont permis d'augmenter votre salaire en vous engageant comme collaboratrice étaient: que les relations entre vous et moi resteraient entièrement conventionnelles et sérieuses de votre part, et pour ma part, que je pourrais occasionnellement les oublier.

Z: Très bien; vous pouvez garder votre bilan; (*elle se lève*) moi je retourne à mon annuaire de téléphone.

A: Vous n'en ferez rien. Vous ne ferez que ce que je vous direz. Vous êtes payée pour cela. Asseyez-vous. (*Elle le fait*) Ecoutez-moi. (*Il prend son manuscrit et lit*) Article premier:

aiguiser mes facultés en perfectionnant l'observation et les mathématiques.

Z: Vous ne pouvez pas raccourcir les mots? Qu'est-ce que ça veut dire?

A: Cela veut dire que: autrefois, j'ai toujours pris l'argent que l'on me donnait sans jamais le compter ni même essayer de le calculer. Mais maintenant je peux compter et calculer assez rapidement. Autrefois, je ne faisais aucune distinction entre les différentes qualités de beurre ou d'oeufs. Pour moi un oeuf était un oeuf et du beurre était du beurre. Maintenant je fais des distinctions judicieuses, de la plus grande finesse que j'évalue en termes financiers. Je dois avouer que le commerçant est très largement supérieur à l'homme des guides "Marco Polo", et que j'en ai appris plus en trois mois dans ce magasin, que je n'en ai appris en trois ans à Oxford.

Z: Je ne crois pas un mot de ce que vous affirmez. Mais regardez comme vos manières se sont améliorées.

A: Mes manières?

Z: Sur le bateau vous n'aviez pas un mot à jeter, même à un chien; si quelqu'un vous approchait, vous vous repliez comme un hérisson de peur qu'il ne soit pas de votre classe

et qu'il veuille vous adresser la parole sans y avoir été invité. Mais maintenant c'est un plaisir de vous entendre dire: "Bonjour, que puis-je pour vous aujourd'hui, Mrs. Burrel?" et "Avez-vous remarqué nos choux-fleurs ce matin Mrs., pas une trace de gel!" et encore "Nos patates sont superbes, en voulez-vous Mrs.,".

- A: Je nie formellement avoir jamais appelé "patates" les pommes de terre en présence de clients instruits. Evidemment quand les gens sont trop ignorants pour connaître le véritable nom de ce qu'ils mangent, cela est une autre question.
- Z: De toute façons vos manières se sont améliorées; n'est-ce pas?
- A: Je ne sais pas. Je sais seulement qu'elles ne sont plus sincères et désintéressées.
- Z: Pas plus qu'elles ne l'étaient avant. Jamais simple avec personne. Maintenant; comme vous le diriez; vous êtes "tu et toi" avec tous le monde.
- A: Le monde est devenu, pour moi un monde de clients. Ah! Il faut que j'écrive cela. (Il écrit au dos de son bilan) "Tant que les uns ne seront pas clients des autres; les manières ne pourront être universellement bonnes."
- Z: Vous n'êtes pas encore un vrai commerçant patron. Tout ce que vous cherchez, c'est quelque chose d'intelligent à écrire.
- A: Eh pourquoi pas! Trouvez des choses intelligentes à dire, et vous êtes premier ministre. Ecrivez les et vous êtes Shakespeare.
- Z: Oui, mais qui veut être premier ministre ou Shakespeare? Il faut gagner sa vie.
- A: Et alors, est-ce que je ne la gagne pas ma vie? Je ne suis pas plus pauvre qu'après avoir acquis ce magasin.
- Z: Mais si l'argent sort aussi vite qu'il n'entre, vous ne pourrez pas faire d'économies.
- A: Je déteste les économies, elles rendent amère la nature humaine. "Jette ton pain à la mer, il te reviendra après plusieurs jours: je te le dis."
- Z: Et comment comptez-vous vivre pendant ces "plusieurs jours" sans rien à manger?
- A: Je ne sais pas, il y a toujours un moyen d'y parvenir d'une manière ou d'une autre. Arrêtez de poser des questions, et reprenons le bilan.
- Z: Je parle pour votre bien.

- A: (*Il se lève courroucé*) C'est la liberté la plus outrageante qu'un être humain puisse prendre pour un autre. En quoi cela vous regarde-t-il?
- Z: (*Elle se lève pour l'affronter*) Si vous n'y pensez pas par vous même, quelqu'un d'autre doit y penser pour vous. Ça me regarde autant que vous.
- A: Ah vraiment! Mais à qui est ce magasin? Je veux dire qui possède ce magasin?
- Z: J'y gagne ma vie, n'est-ce pas? S'il ferme, qu'est-ce que je deviens?
- A: Si vous en arrivez à ces extrêmes; qu'est-ce que JE deviens? Vous vous trouverez toujours un autre emploi. Alors que moi, je doute fort que l'on m'en offre un autre. (*Il se calme*) Ce commerce rapporte assez pour faire vivre deux personnes, cela ne vous suffit-il pas?
- Z: Ouais: mais s'il devait en faire vivre trois!
- A: Pourquoi SI? Il ne doit pas, un point c'est tout.
- Z: Ce n'est pas tout. Si vous épousez une étrangère, nous serons trois, et s'il y a des enfants?
- A: Le problème est résolu. Je ne me remarierai pas.
- Z: Vous n'en savez rien.
- A: Vous non plus.
- Z: Oh que si! Vous vous êtes déjà marié une fois, et vous vous marierez encore. Quelqu'un va vous mettre le grappin dessus. Vous faites parti de ce genre d'homme.
- A: Si une femme me met le grappin dessus, elle en assume les conséquences en m'assitant dans le magasin et vous vous êtes renvoyée.
- Z: Oh, vous êtes fatigant à la fin. (*Elle s'assied découragée*) De toutes façons vous voyez très bien ce que je veux dire.
- A: Non! Que voulez-vous dire?
- Z: Que ça revient vraiment moins cher d'entretenir une femme, que de payer une vendeuse. Sans compter que vous ne seriez plus seul.
- A: Vous pouvez toujours renvoyer une vendeuse, si elles ne convient pas. Vous ne pouvez renvoyer une femme.
- Z: Si tout le monde pensait comme vous, personne ne se marierait.
- A: Exactement.

- Z: Il faut prendre des risques dans la vie.
- A: J'en ai pris, et je m'en suis sorti.
- Z: Vous ne vous sortirez pas d'ici. Ici on n'aime pas les célibataires.
- A: Ici, vous ne pouvez vous passer d'une épicerie et d'un bureau de poste. Etant donné que je dirige les deux, je suis dans une position stratégiquement imprenable.
- Z: Ben...ça me gêne de le dire: mais les gens commencent à parler.
- 
- A: Commencent! Quand se sont-ils arrêtés?
- Z: Oh! Ca ne vaut pas la peine de continuer à vous parler.
- A: Pas la moindre.
- Z: Dans ce cas je vous donne mon mois.
- A: Votre mois!
- Z: Oui, mon mois.
- 
- A: Votre mois parce que je refuse d'épouser une quelconque villageoise ridicule ou une veuve illettrée, avec qui je ne pourrais même pas avoir la moindre conversation!
- Z: Les épouses ne sont pas là pour la conversation, ce sont les visiteurs qui sont faits pour ça. N'avez-vous pas eu plein de conversations avec moi?
- A: Excluez-vous de cette conversation ci, s'il vous plait.
- Z: Très bien. Mon mois alors.
- A: Ne parlez plus de cela, c'est absurde. De quoi vous plaignez-vous? Vous ne connaissez pas votre chance. Je vous paye délibérément dix pounds de plus par année, que vous ne gagneriez ailleurs.
- Z: Pourquoi?
- A: Pourquoi? Que voulez-vous dire?
- Z: Pourquoi me payez-vous dix pounds de plus que vous ne devriez?
- A: Dieu seul le sait.
- Z: (*Fâchée*) Je pars aujourd'hui même, à l'instant même. Vous pouvez garder mon mois. C'est vous qui ne connaissez pas votre chance. Vous êtes égoïste. Ca ne m'étonne pas que votre femme soit morte. Elle a dû mourir folle.

- A: En effet. Je suis un de ces hommes malchanceux qui a tiré la dame noire à la lotterie du mariage.
- Z: (*Pitoyablement*) Oh, je ne savais pas; vraiment; je ne savais pas. Je plaisantais seulement. (*Elle se rassoit*) Pour rien au monde je ne l'aurais dit, si j'avais su.
- A: Cela ne fait rien. Je sais que vous n'aviez pas l'intention de me blesser. D'ailleurs, moi aussi, j'ai fait tout à l'heure, une remarque irréfléchie, qui vous a blessée. Je n'en avais nulle intention. Il eu mieux valu que je vous dise en toute honnêteté, que je vous paye dix pounds de plus que le tarif normal, parce que j'apprécie vos services dans le magasin et que je désire vous offrir toutes les raisons susceptibles de vous faire rester ici définitivement.
- Z: Quoi! Dix pounds de plus, pour rester célibataire ici, toute ma vie!
- A: Pas forcément. Vous pouvez vous marier, si vous le souhaitez.
- Z: Avec qui?
- A: Avec qui? Avec n'importe qui.
- Z: N'importe qui dans le village est assez bien pour moi, mais personne dans le village n'est assez bien pour vous: c'est ça, hein?
- A: Ne vous mettez pas à nouveau en colère.
- Z: Je m'y mets si j'en ai, envie. Et si vous saviez comme j'étais sur le point d'en dire plus. Vous sauriez sûrement qu'une femme veut quelque chose de plus qu'un travail et un bon salaire, dans sa vie.
- A: Je le sais parfaitement bien. Tous, quand nous sommes jeunes, nous cherchons quelque chose d'autre.
- Z: Et qu'est-ce que c'est; je vous en prie?
- A: Les problèmes, les aventures, les difficultés, les soucis, les déceptions, les doutes, les misères du monde, le danger et la mort.
- Z: Pas moi, merci. Tout ce que je veux, c'est un mari avec les conséquences habituelles.
- A: Cela revient au même. Le mariage est la forme villageoise de toutes ces aventures.
- Z: Pourquoi n'avez-vous pas une vision plus gaie de la vie?
- A: J'ai appris à ne pas trop attendre de la vie. Voilà le secret d'une vraie gaieté, comme cela j'ai toujours d'agréables surprises à la place de tristes déceptions.

- Z: Et bien, votre deuxième mariage pourrait être une agréable surprise; n'est-ce pas?
- A: Qu'entendez-vous exactement par mon deuxième mariage? J'ai seulement été marié une fois. Je veux dire, que je n'ai été marié qu'une fois seulement.
- Z: Alors franchement, sincèrement, y a-t-il un homme dans ce village qui me conviendrait maintenant que je me suis habituée à vous.
- A: Ma chère: les hommes sont tous pareils.
- Z: Vou voulez dire que je peux épouser n'importe lequel, il n'y a aucune différence?
- A: Toute petite; j'en ai peur.
- Z: Et les femmess aussi sont toutes pareilles;n'est-ce pas?
- A: (*Soupçonneux*) Où voulez-vous en venir?
- Z: Si; qui épouse qui, c'est pas important; peu importe qui j'épouse et vous épousez.
- A: Cela n'est pas : c'est pas: mais: n'est pas.
- Z: Oh parlez comme tout le monde, vous n'êtes pas au téléphone. Ce que ça veut dire, c'est que si ça n'est pas important pour moi, ça ne l'est pas pour vous non plus.
- A: Vous admettez alors que cela n'a pas d'importance?
- Z: Non je n'admets rien du tout. C'est un mensonge.
- A: Oh...!
- Z: Ne me "ohé" pas! Pour moi tous les hommes ne sont pas pareils. Il y a des hommes gentils et bons à qui je ne permettrais pas de m'approcher. Mais vous, lorsque je vous ai vu sur le bateau, je me suis dit: "lui je pourrais m'en accommoder".
- A: Non, je me suis dit: " sacrée femme, elle ne peut donc jamais s'arrêter de parler et d'interrompre mon travail!".
- Z: Et bien, je vous le dis; nous sommes faits l'un pour l'autre. Ça n'est peut-être pas aussi évident pour vous que ça l'est pour moi; mais si c'est évident pour moi, c'est qu'il doit y avoir quelque chose; parce que moi, je ne me trompe jamais quand quelque chose me paraît évident. Je ne pense pas que vous auriez acheté ce magasin et oublié la vie de gentleman, si je n'avais pas été ici.
- A: Maintenant que vous le dites, je crois que c'est vrai. Vous étiez une des aménités de la propriété.

- Z: Et bien, il se pourrait que je sois une aménité de la vie conjugale, n'est-ce pas?
- A: Faites attention. Vous pourriez réussir ce que vous êtes en train de tenter, plus facilement que vous ne le pensez. Environ cinq pourcent de la race humaine est constituée de personnes comme vous, avides de possession ;obsédées par une quelconque envie passionnelle de posséder qu'elles doivent satisfaire à tout prix. Les autres quatre-vingt-quinze pourcent leurs permettent de vivre ainsi, parce qu'elles n'ont ni la force ni le courage de leurs résister, ou tout simplement parce que les envies des premières, leurs semblent totalement insignifiantes à côté des cioux étoilés et du destin de l'homme. Je ne suis pas un être possessif: je ne vauX rien pour le mariage. N'importe quelle femme, si elle s'en donne les moyens, peut m'épouser.
- Z: Justement c'est ce qui me fait peur. Si je vous perds de vue ne serait-ce qu'un mois; je peux vous retrouver marié à une autre. Je ne prends pas le risque. Je ne prétends pas être possessive: je n'aime pas plus que vous les gens égoïstes, snobs et possessifs: mais je dois et je veux vous avoir, un point c'est tout.
- A: Et bien, vous m'avez déjà-comme employeur-. Vous êtes indépendante, vous pouvez partir, si vous n'êtes pas satisfaite.
- Z: Comment voulez-vous que je sois satisfaite, quand je ne peux pas m'attacher à vous? J'ai travaillé pour vous comme une esclave depuis un mois sans m'arrêter, mais si j'étais votre femme, j'aurais le devoir de travailler encore plus dur que je ne l'ai fait jusqu'à maintenant. Par moment j'ai une envie folle de vous prendre dans mes bras. Quand j'y arriverai vous penserez à des choses bien meilleures que "les cioux étoilés", comme vous le dites. Vous découvrirez que vous avez des sens à satisfaire autant que de belles choses à dire.
- A: Des sens! Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Regardez autour de vous. Ici, dans ce magasin, j'ai tout ce qu'il faut pour satisfaire mes sens: des pommes, des oignons et même des bonbons acidulés, du poivre et de la moutarde, des couettes chaudes et des bouillottes. A travers les fenêtres mes yeux sont charmés par la vieille église et la place du marché construites au temps où la beauté venait naturellement des mains des artisans médiévaux. Mes oreilles s'emplissent du roucoulement des colombes, du bourdonnement des abeilles, jusqu'aux échos vibrants de Beethoven et Elgar. Mon nez peut humer l'odeur de nos sacs de lavande fraîche ou de notre Eau de Cologne spéciale six penny quand l'odeur de pluie sur la terre sèche me manque. Mes sens peuvent se saturer de toutes ces sortes de plaisirs. Mais quand je déborde d'odeurs d'oignons et de bonbons acidulés, quand je ne supporte plus l'architecture médiévale, que je préférerais mourir plutôt que de devoir contempler encore une autre cathédrale; quand tout ce

que je désire n'est rien de plus qu'un repos de sensations. A quoi me servent mes sens alors, si les cieux étoilés ne semblent être qu'une avalanche insensée de blocs de pierre dans des traînées de gaz- si le destin de l'homme ne lui offre pas d'espoir plus élevé que l'extinction et annihilation de créature malfaisante et misérable?

Z: Nous ne nous occupons pas de ça dans le village.

A: Au contraire. Ici nos best sellers sont, en premier l'Amanach du Vieux Moores et ensuite le Destin de Napoléon. La vieille Mrs. Ward n'aurait jamais accepté de vendre son magasin si elle n'avait été persuadée que le jour du Jugement dernier était fixé au sept août prochain.

Z: Je ne crois pas à ces absurdités. Qu'est ce que tout cela a avoïre entre vous et moi?

A: Vous n'avez pas d'expérience. Vous ne savez pas. Vous êtes dupée par des mots irréfléchis, tel que sensualité, volupté et tout le tintouin de niaiseries matérialiste. Je ne suis pas un matérialiste: je suis un poète: et je sais que d'être dans vos bras ne satisfera pas mes sens du tout. En tant que simples sensations physiques vous n'allez pas trouver les contacts corporels que vous attendez très convenables, ni très commodes.

Z: Oh! Ne parlez pas comme ça. Il ne faut pas vous laisser penser de la sorte.

A: Il faut toujours se permettre de penser à tout. Toujours penser aux choses comme elles sont, non pas comme nous en entendons parler. Votre bavardage de seconde main, sur la satisfaction des sens, n'est qu'innocence de vièrge. Nous irons très loin du monde des sens. Nous allumerons l'un pour l'autre un cièrge dans le saint des saints, dans le temple de la vie; et la lumière rendra les voiles transparents. Les blocs de pierre errants dans l'espace sans but, se transformeront en étoiles chantantes au coeur de leur orbite. Notre existence ennuyeux et inutile de villageois deviendra notre unique but. Une joie extraordinaire et un amour vif nous saisiront. Ca ne durera pas plus que l'éclair qui illumine la nuit à l'infini. Et de nouveau il fera noir avant même que tu aies nettoyé la lumière de tes yeux; mais tu auras vu, et pour toujours après tu penseras à ce que tu as vu, et tu ne bredouilleras plus de slogans inventés par des vièrges perdues qui marchent dans l'obscurité. C'est pour que nous puissions nous offrir cet instant magique que nous éprouvons le besoin, le devoir, de nous serrer dans les bras l'un de l'autre, et quand viendra cet instant le monde des sens disparaîtra; pour nous il n'y aura plus rien de ridicule, rien d'inconvenable, rien de mal-propre, rien que la pureté du paradis.

Z: Et bien, je suis contente, que vous le voyez comme ça; parce que maintenant quand j'y pense, je ne pourrais jamais

supporter de n'être rien de plus, pour un homme, qu'un garde-fou. Mais il ne faut pas en attendre trop non plus.

A: J'en attends plus que vous n'avez jamais rêver en donner, malgré l'audace sans limite des femmes. Quels grands hommes eussent été mariés si les femelles sans nom, qui les ont happées, avaient su l'énormité de leurs propres présomptions? Je crois qu'elles pensaient toutes pouvoir raffiner, éduquer, transformer leurs maris en de vrais gentleman. Qu'avez-vous l'intention de faire de moi? Je me le demande?

Z: Je vous ai déjà transformé en commerçant passable; n'est-ce pas? Mais il ne faut pas avoir peur que je ne vous apprécie pas. Je veux un mari qui a du goût, pas un villageois quelconque que pourrait avoir n'importe quelle femme. Je serai fière de vous. Maintenant que je vous ai épinglé, je m'étonne de mon exploit.

A: Moi aussi.

Z: En réalité je ne suis pas du tout comme ça, vous savez. Quelque chose de plus fort que moi me poussait, c'est pour ça que j'ai la sertitude, que tout marchera bien. N'ayez pas peur. Je ne peux pas faire un beau discours comme vous; mais tout marchera très bien, je vous le promets.

A: Très bien. Allez donc passez au presbytère pour faire publier les bans. Et dites à la femme du pasteur que nous avons reçus des artichauts de premier choix ce matin. Elle adore les artichauts.

Z: Vous êtes sûr d'être heureux de tout ça?

A: Je ne sais pas ce que je ressens. Allez faire ce que je vous ai dit; et ne posez pas toujours des questions ridicules.

*(Le téléphone sonne, Z court pour répondre)*

Z: Quel numéro, s'il vous plait?...Oh, c'est pour une commande. Merci beaucoup...Oui: nous avons reçus de très beaux artichauts ce matin...merci beaucoup: je vous les fait livrer tout de suite. Oh...il y a quelque chose d'autre...vous êtes là?...Désolée de vous retenir: pourrais-je parler au pasteur?...Oui: c'est assez particulier. C'est à propos des bans...bans...BANS...:B comme Beauté, A comme Audace, N comme Non sens, S comme Siffloter...oui, bans c'est ça... Qui sont quoi?...Oh, les noces! Bien-sûr...Et bien ce sont...

*(FIN)*